

Journée CUSO, 18 novembre 2016, « Ecriture et connaissance/2 » Textes d'appui pour un atelier de travail

Preface au Lecteur des Fleurs.

Quand la Nature est en ses gayer pensées, c'est à l'heure qu'elle tapisse tout son Univers d'un monde de Fleurs agreables. Et à vray dire, ces Fleurs sont le ris et les rejoüissances de la terre, quand elle se void delivrée des cruautéz de l'hyver, et d'une longue captivité. On void bien qu'elle prend plaisir à s'ebanoyer [se réjouir], bigarrant de cent mille façons la surface de la terre suresmaillée de mille raretez. Les molles halénées du Zephire, avec les douces influences du Ciel, meslangeans les moiteurs des rozées avec les chaleurs du Soleil de Mars, font toute cette riche diversité dans le sein de la terre, ensemencée de cent mille graines mortifiées sous les aspretez de l'hyver. Les SS. Peres ont fait avec la Nature, comme ce Peintre avec la Bouquetiere, dont il admiroit les beautez. Elle enfiloit des Chapelets de fleurs en cent mille façons, et luy avec son pinceau en couchoit tout autant sur les tableaux, et ne sçavoit-on qui avoit gaigné, elle en faisant, ou bien luy en peignant ces ouvrages, l'un et l'autre du tout mignardement. La Nature émaillant les campagnes, les Peres fleurdelisant leurs escrits, contretirant toutes ses mignardises, ont fait un si noble parallele de beauté, que de vray ce sont des miracles, et tous deux sont plus beaux l'un que l'autre. Mais quelle vergogne de voir qu'on ne sçait pas parler de ces belles beautez : et quelle fantasia de savoir leurs noms en Grec et en Latin, et en François ne sçavoir parler de choses si delicates et si ordinaires ? Quand les plus huppez [experts] ont dit la Roze, le Lis et l'Oeillet, le Bouton et la feuille, ce petit bouton renferme toute leur science, car ils sont au bout de leur sçavoir, et rebattent les aureilles les greslant de redites importunes et ignorantes. Je veux vous delier la langue, afin que vous puissiez dire deux mots bien à propos.

La graine jettée dans le ventre de la terre, pourrit dessous le fumier, battuë des cruautéz de l'hyver, sur les premieres douceurs du Printemps rallie ses petites pieces, et se ressuscitant pousse de petites racines, investissant la tendre motte pour en succer la mouelle, puis perçant la terre jette un petit filet blanc, et une pointe verdelette : cela se nourrit à veuë d'oeil, et par laps de temps s'engraisse puis gagne le haut, et roidit sa tige toute verte ; à la faveur du Soleil cela boutonne, et à couvert digere toutes ses couleurs ; le bouton s'enfle peu à peu, esclatte doucement, montrant par la fente l'essay de son apprentissage, et un rayon de ses beautez : le temps meurit ces beautez renfermées, et en son temps partageant le bouton, fait esclorre tout doucement la fleur, dépliant delicatement les plis des feuilles, et arrangeant tout sur les pointes du bouton entr'ouvert, met en estat la fleur, et luy donne la figure bien seante à sa qualité, et qui contente l'oeil. La Nature soigneuse de ces tresors odoriferans, les contregarde fort curieusement, armant les unes de pointes fort aigues, herissant les autres de piquérons [épines], couvrant celles-cy de feuilles raboteuses, jettant les autres à l'abry des feuilles larges et ombrageuses pour conserver leur teint, mesmes elle fait jouer des secrets ressorts, afin que les déboutonnant pour humer les influences de l'Aurore : sur le soir elles se reboutonnent d'elles-mesmes, craignant les horreurs de la nuit.

Les unes sortent d'un bocal verdelet, les autres d'un tuyau, d'un bouton, d'un estuy, d'un petit panier à mode de hotte, d'un vase, d'un coffre fort joly et bigarré, d'une guaine, d'un espy, d'une campane, d'un noeud, d'une olive [ici : bouton de forme ovale], de l'oeil du cyon [tige], de la gomme espanoïye, d'un vase rembourré de coton, et cent mille et mille façons qui se jettent au jour.

La tige est grelle, ou grasse, ou mince, droite, à cime penchante, lissée, aspre, crenelée, marquetée, renouïée, sans noeuds et toute d'une venuë, veluë, despouillée de feuilles, enveloppée, simple, branchuë, polie, raboteuse, torse, entortillée, avec aspreté d'escorce, nuë, jettant des cyons.

La fleur est en mille façon mince, charnuë, molle, cotonée, rude, replissée, applatie, relevée, voutée, torse ; renversée à mode de thuile, recoquillée, pointuë, fenduë, en ovale, en rond, resserrée, à l'abandon, en coeur, en amande, decoupée, bordée, dentelée, unie, hérissée de pointelettes, ayant des barbes entassée, poussant des filets en amont, des martelets au bout, tournée vers le Ciel, penchante à terre, touffue, simple, trenchée de veines, toutes d'une couleur, marquetée et mouchetée

de bigarrures, fouettée à veines rouges et sanglantes, pommée, goderonnée, deschiquetée, recourbée, entortillée, crespée et ridée, à rebordemens passementez. [...]

René François [i.e., Étienne Binet], *Essay des merveilles de nature, et des plus nobles artifices, piece tres-necessaire à tous ceux qui font profession d'Eloquence* [1622], Paris, H. Le Gras, 1657, en tête du ch. 30, p. 244-246.

La Tulipe

L'Honneur de nos jardins et la perle des Fleurs c'est aujourd'huy la Tulipe : soit pour la verité incroyable, soit pour l'éclat de ces vives couleurs, soit parce que c'est un abregé de toutes les belles beautez qui flattent nos yeux dans nos parterres. Nature a bien fait ne leur donnant nulle odeur : car si avec tant de beauté, elle y eust infusé les douceurs des fleurs odoriferantes, les hommes qui n'en sont fols qu'à demy, eussent esté fols tout à fait, et amoureux éperduément. La verité est qu'il semble bien que la Nature se soit jouée à façonner ces fleurettes. La figure est tout d'une sorte, à sçavoir comme une coupe d'or, ou un vase d'argent, ou un encensoir de Nature, mais sans encens ni odeur quelconque : c'est un calice ou un parfumoir, qui tous les matins s'ouvre aux rayons Orientaux du Soleil, puis se resserre, et replie au Soleil couchant, craignant les outrages de la nuit. Les couleurs sont en nombre quasi innombrables. On ne fait point d'estat des simples rouges, jaunes et semblables, non plus que des pavots qui viennent à la campagne. L'excellence consiste en la bigarrure des couleurs entremeslées. Les unes ont le fond comme de satin blanc, où mille veines incarnates courent çà et là pour les passermenter : les autres sur une couche azurée ont mille petites estoiles qui les marquent fort joliment [...] Comment est-il possible qu'une fueille si mince, nourrie de mesme air, issuë de mesme oignon, soit d'or au font, violette au dehors, safranée au dedans, rebordée de fin or, et le piqueron [épine] de la pointe verd comme un beau saphir, et cent autres de cent autres façons, comme si à l'envy on les avoit parées pour mettre en peine l'oeil, et ne sçavoir à quelle se vouër ? Diriez-vous pas que celle-là est une flamme faite à mode de fleur ? diriez-vous pas que celle-cy n'est que neige façonnée en Tulipe, celle-la du satin incarnat, toute clinquante d'or, celle-là un drap d'or, sursemé de perles Orientales, ou de petites estoilles, celle-cy un esmail de mille couleurs, celle-là du sang figé, surdoré de taches jaunastres ? voicy un Colombin [gris-mauve] tres agreable suresmaillé de goutelletes d'or. Il faut confesser que Dieu est grandement admirable en ses ouvrages, puisque d'un peu de foin, et de terre il sçait faire de si rares merveilles.

(*Id.*, p. 267-269).

La bouquetière Glycéra savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets ; de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrage, car il ne sut changer sa peinture en tant de façons comme Glycéra faisait ses bouquets : ainsi le Saint-Esprit dispose et arrange avec tant de variété les enseignements de dévotion, qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine étant toujours une même, les discours néanmoins qui s'en font sont bien différents selon les diverses façons desquelles ils sont composés. Je ne puis, certes, ni veux, ni dois écrire en cette Introduction que ce qui a déjà été publié par nos prédécesseurs sur ce sujet ; ce sont les mêmes fleurs que je te présente, mon Lecteur, mais le bouquet que j'en ai fait sera différent des leurs, à raison de la diversité de l'agencement dont il est façonné.

[...] Mon intention est d'instruire ceux qui vivent ès villes, ès ménages, en la cour, et qui par leur condition sont obligés de faire une vie commune quant à l'extérieur, lesquels bien souvent, sous le prétexte d'une prétendue impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'entreprise de la vie dévote, leur étant avis que, comme aucun animal n'ose goûter de la graine de l'herbe nommée *Palma Christi*, aussi nul homme ne doit prétendre à la palme de la piété chrétienne, tandis qu'il vit emmi la presse des affaires temporelles. Et je leur montre que comme les mères perles vivent emmi la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine, et que vers les îles Chélidaines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer, et que les pirates volent dedans les flammes sans brûler leurs ailes, ainsi peut une âme vigoureuse et constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur

mondaine, trouver des sources d'une douce piété au milieu des ondes amères de ce siècle, et voler entre les flammes des convoitises terrestres sans brûler les ailes des sacrés désirs de la vie dévote.

Saint François de Sales, Préface de l'*Introduction à la vie dévote* [1609], éd. A. Ravier, Paris, Gallimard, 1969 (Pléiade), p. 23.

[...] est-il rien que l'on puisse comparer avec raison, à ce prodige de nos jardins; à ce miracle visible; à ce dernier chef-d'œuvre de la nature; qui a seul ensemble, toutes les beautés dispersées, dans toutes les autres fleurs en particulier ? Car enfin, poursuivis-je, y a-t'il rien de plus admirable que la merveilleuse variété de cette fleur, qui par des couleurs plus enfoncées ou plus éclatantes, plus fortes ou plus foibles, plus aspres ou plus douces, fait des nuances insensibles ; et qui passant imperceptiblement d'une couleur à une autre, sans avoir rien de trop coupé [tranché] ny de trop rude ; en fait tantost du jaspe le plus beau du monde, et tantost de l'agate, la plus riche et la plus variée qui puisse tomber sous les yeux ? Avons nous aucun esmail, qu'en tous nos parterres, qui approche de celui de ces belles fleurs ? les unes sont toutes rouges ; les autres sont toutes blanches ; les autres sont toutes jaunes ; quelques unes jaunes et rouges; quelques autres rouges et blanches ; celles-cy de couleur de pourpre et de blanc ; celles-là de blanc et d'incarnat; une autre d'amarante brun, de blanc et de violet : et quelques autres de quatre ou cinq couleurs différentes et distinctes, qui les panachent d'une façon qui fait bien voir que la nature en les formant, a eu dessein de se jouer et de plaire. L'une montre du coulombin, du gris de lin, et de l'isabelle [beige] : l'autre de la feuille morte [brun terne], de la laque [rouge vif], et de la couleur de citron : celle-cy du gris cendré, du minime [gris foncé], et de la fiamette [rouge orangé] ; celle-là de l'orangé, de la couleur de rose, et de la couleur de brique : l'une est couleur de feu, couleur de pensée, et de chamois : l'autre est de couleur de cou de pigeon, d'aurore, et de rouge brun velouté. Celle cy se fait voir de fleur de pescher, de nacarat [rouge vif], et de vert : et celle-là de couleur de souffre, et de rose sèche. L'une est d'un drap d'or le plus magnifique du monde : et l'autre d'un drap d'argent le plus riche qu'on puisse voir. Au reste, par un avantage particulier, cette belle fleur montre sa pompe, en bien plus due saison : car il y en a de printemnières, de medionnelles [en milieu de saison] (comme les nomment les curieux) et de celles qui viennent en été. Mais cette belle superficie, n'est pas la seule chose qui merite d'estre considerée en la tulipe : et sa diversité est bien digne, que l'on essaye de connoistre ce qui la cause. Or qui ne voit que cette rare diversité luy vient, selon que les elemens infusent leurs vertus en elle, et selon la disposition qu'ils y trouvent ? Car si l'une participe beaucoup plus de l'air, le bleu, qui est la couleur de cét element, y emportera l'avantage. Si c'est l'eau, le blanc gagnera le dessus : si c'est le feu, le rouge s'y estendra plus que les autres : et si c'est la terre, l'on y verra des couleurs plus sombres et moins éclatantes : ainsi la tulipe est comme un merveilleux abrégé de toute la nature entière. Mais qui pourroit nous dire quelle peut estre la riche matiere, dont se font les couleurs des tulipes ? Ny quels sont les vrais principes de leurs rares coloris ? et qui se peut vanter d'estre assez du cabinet chez la nature, qui est la reine universelle, pour sçavoir si les simples couleurs de ces belles fleurs, se doivent rapporter aux elemens simples, et les composées à leur meslange ? Qui sçait si le blanc n'est point la couleur primitive, dont le noir n'est que la privation ? comme la nuit n'est autre chose que celle du jour : et si toutes les couleurs ne se font point des changemens de celles-cy ? Qui sçait encore, s'il n'est pas vray, qu'il n'y a que trois couleurs en la nature ? Le noir, le blanc, et le rouge : le premier, qui assemble les autres ; le second, où elles s'élargissent et s'étendent, recevant celles qui s'y meslent : et le troisième, dont se compose la diversité des couleurs, par le meslange des deux autres ? Et qui sçait encore, si le noir ne vient pas de la terre ? le blanc de l'air ? et le rouge du feu ? l'eau n'ayant point de couleur, et ne servant qu'à nourrir et faire croistre les plantes. Qui sçait, dis-je, si le rouge n'est point la couleur unique, qui produit toutes les autres ? le noir ni le blanc n'estans pas veritablement des couleurs, mais seulement cette premiere resserrée, ou étendue, et qui par là, fait apres les couleurs brunes, ou les couleurs éclatantes. Nous ne sçavons, dis-je, rien de tout cela bien precisement : mais peut-estre qu'il viendra un jour quelqu'un apres nous, qui éclaircira le monde de toutes ces choses, et qui portera le flambeau parmy des tenebres si épaisses.

Georges de Scudéry, *Almahide ou l'esclave reine*, I, 1, Paris, Courbé, 1660, p. 428-432.

Le monde des livres Et le livre du monde

Entre les livres et la réalité règne une vieille inimitié. L'écrit s'est substitué à la réalité, il s'est chargé de rendre celle-ci superflue en la réduisant à tout ce qui est définitivement répertorié et acquis une fois pour toutes. La tradition écrite, puis imprimée, a régulièrement contribué à saper l'authenticité de l'expérience. Par leur seule quantité, les livres ont quelque chose d'arrogant, qui suscite après un certain temps de culture écrite l'impression irrésistible que tout doit être consigné ici, et qu'il est insensé, dans l'intervalle d'une existence de toute manière trop courte, de vouloir y retourner voir de plus près et de vérifier à nouveau ce dont la connaissance a déjà été acquise et transmise.

La puissance de ce sentiment détermine la violence des contrecoups auxquels il s'expose. On découvre soudain la poussière accumulée sur les livres. Ils sont vieux, piqués, sentent le moisi, ils sont copiés les uns sur les autres, parce qu'ils ont tué l'envie d'aller regarder ailleurs. L'air des bibliothèques est vicié, on ne peut sans dégoût y respirer et y passer sa vie. Les livres vous rendent myope et impotent, ils remplacent ce qui n'est pas remplaçable. De cette atmosphère confinée, de cette pénombre, de cette poussière et cette myopie, de l'assujettissement à une fonction purement supplétive, le monde des livres naît comme antinature. Et l'antinature a toujours été la cible désignée des mouvements de jeunesse. Jusqu'à ce que, à leur tour, ils aient enfermé la nature dans leurs propres livres.

Il n'en est que plus étonnant que le livre ait malgré tout pu devenir une métaphore de la nature elle-même, de cette ennemie absolue qu'il semblait destiné à déréaliser. D'autant plus puissants, d'autant plus impérieux doivent être les motifs qui ont permis de jeter ce pont entre le livre et la nature.

Il n'en est peut-être que deux : d'une part, la concurrence avec le livre *unique*, avec son autorité, son exclusivité, son inspiration obstinément revendiquée ; d'autre part, la fascination pour la puissance que le livre révèle par sa capacité à produire en lui-même une totalité. Un caractère essentiel du livre réside en effet dans son aptitude – quel que soit l'objet sur lequel elle s'exerce – à embrasser des éléments disparates et sans rapport entre eux, à rassembler ce que tout sépare, l'étranger avec le familier, pour finalement les saisir ou du moins prétendre les avoir saisis dans leur unité. C'est la raison pour laquelle les grandes tentations totalisantes, apanages des Temps modernes, ont pu prendre leur source dans des livres, et le plus souvent dans des livres qui, coupés de tout contact direct avec les réalités sensibles, n'étaient eux-mêmes que l'excroissance de grandes bibliothèques.

La nature, une fois figurée sous la forme d'un livre, est censée posséder déjà cette qualité d'un tout conçu d'un seul jet, elle est désormais jugée sur sa capacité à justifier cette unité réglée qui lui a été d'avance imposée dans le concept, en en faisant aussi l'objet d'un acte de discernement susceptible d'être appris et reproduit. Pour tempérer cette familiarité anticipée, il faudra ensuite ajouter une précision aussi fâcheuse que celle-ci : certes, la nature est un livre, mais un livre écrit en hiéroglyphes, en langage chiffré, en formules mathématiques – un livre paradoxal qui se refuse à avoir des lecteurs. On retrouve ici le propos de Serenus Zeitblom, qui, dans *Docteur Faustus* de Thomas Mann, prétendait avoir compris dès son jeune âge que « la nature extra-humaine est foncièrement illettrée », ce qui la rendrait à ses yeux tellement « sinistre ». [pas de référence aux citations]

Ce chapitre d'une métaphorologie, c'est ce qui le rend si captivant, partira toujours de l'impression première d'un irrémédiable anachronisme. Car s'il existe entre les livres et la réalité une vieille inimitié, il en existe aussi une plus récente entre les livres et les sciences de la nature. Le pathos de l'expérimentation dénonce la sécurité des bibliothèques, à laquelle il

oppose l'approche vivante du savant qui ausculte le monde avec son télescope ou son microscope, son thermomètre ou son baromètre. Cette étude-là est ou paraît inachevée et inachevable ; elle permet de toujours gagner en précision, en degré de résolution, en durée d'observation. L'idée d'un savoir achevé et fermé sur lui-même, auquel prétendent les livres, est fautive dans sa forme même. Aussi y a-t-il une ironie particulière au fait que le langage scientifique, à ses débuts, se soit référé métaphoriquement au livre. La métaphore des « deux livres » et de leur égale dignité place les sciences de la nature en concurrence non seulement avec l'autorité de la Bible, mais aussi avec Aristote. Quand on se demande comment ce livre de la nature doit être lu, dans quelle langue il est écrit, et par quel moyen on pourrait en dégager la grammaire, ces questions viennent se superposer à la strate métaphorique primitive de la concurrence des livres, où le livre premièrement *côtoie* le livre, deuxièmement *s'oppose* au livre.

Mais il semblerait qu'ensuite, une fois les sciences de la nature parvenues à un sens plus assuré de leur démarche, il n'eût plus été besoin de songer au livre. Or celui-ci ne reste pas seulement l'emblème du désir secret d'une compréhension intime, capable d'appréhender le monde sans passer par les langues étrangères de la spécialisation théorique – il sert aussi à illustrer des processus structurels de la théorie scientifique elle-même. La science a ainsi intégré sans s'en rendre compte certaines métaphores du livre, dont le développement s'est trouvé bloqué, et qui auraient certainement été bannies si on les avait reconnues pour telles ; un exemple incomparable nous est fourni par une notion qui domine aujourd'hui toutes nos représentations de la nature, l'« évolution ». Personne ne remarqua que ce terme, de par son originel latine, *evolutio*, renvoyait au déroulement des rouleaux de parchemin manuscrits. Une science désormais hostile à tous les classicismes ne releva pas cette connotation inscrite dans son concept favori, car on n'avait alors plus sous les yeux que des livres qui s'ouvraient et se fermaient. Mais la métaphore du livre-rouleau échappa aussi aux regards parce qu'elle pouvait offrir un point d'appui à la thèse de la préformation. Ainsi, ce qui se trouvait à portée de main sur le plan du langage resta dans les esprits extrêmement lointain. C'est seulement avec la génétique que furent levés ces blocages typiques du XIX^e siècle, et que la nature devint le support d'un nouveau « plaisir de lire ».

Un autre exemple moderne permettra peut-être d'illustrer dès à présent les ressources inépuisables des anciennes métaphores. Quand la psychologie de la forme et la phénoménologie, à la fin du siècle dernier, affranchirent la perception de l'atomisme sensualiste, les mécanismes associatifs et dissociatifs furent remplacés par une structure perceptive d'une tout autre nature. Vouloir décrire cette transformation, c'est tomber presque inévitablement dans la métaphorique du langage et de la lecture. Nous construisons notre monde vécu en saturant les contenus d'expériences et de fonctions significatives qui supportent des structures systématiques de combinaison et de renvoi. Par celles-ci, la conscience apprend à « épeler les phénomènes, pour les lire en tant qu'expériences ». Chaque phénomène individuel » n'est plus désormais qu'une lettre, que le regard n'envisage pas pour elle-même dans ses parties sensibles, ou dans l'ensemble de son aspect sensible, mais qu'il dépasse et traverse, pour se représenter la signification du mot auquel appartient la lettre, et le sens de la phrase dans laquelle figure le mot¹ ». De chaque élément, on peut passer au tout, « parce que la constitution de ce tout est représentable et représentée dans chacun de ses éléments ». L'accent, ici, n'est plus mis sur le livre et son contenu, mais sur l'acte et l'opération de la lecture. Quand on dit du contenu qu'il « parle à la conscience », cela implique que « toute son existence s'est désormais changée en forme pure ; elle ne sert désormais qu'à médiatiser une certaine signification et à l'unir à d'autres en des agencements de significations, en des complexes de sens ».

¹ E. Cassirer, *Philosophie der symbolischen Formen*, t. III, [trad. Fr. Cl. Fronty, Paris, éd. Minuit, 1972, p. 217].

Où passe la frontière de l'anachronisme ? C'est la question que je me pose, quand je lis une phrase comme celle-ci : « L'être qui peut être compris est langage. » Ce genre de choses conduit à d'obscures confusions que leur propos même est de ne pas éviter. Le langage est-il la condition pour que l'« être » puisse être compris ? Ou bien seul l'« être » qui revêt déjà la forme du langage, c'est-à-dire la littérature au sens le plus large, ce qui a été au moins visé et voulu comme expression, peut-il être compris ?

La métaphore du langage n'est pas automatiquement de même nature que celle du livre. La réduction métaphorique de l'être au langage est d'ordre esthétique, et l'esthétique se définit, depuis l'abandon de l'ancienne définition du beau, avant tout sur le mode de l'exclusion : comme ce qui exclut toute relation de type instrumental. Un tel rapprochement écarte aussi certains aspects de la métaphore du livre, dans la mesure où celle-ci touchait entre autres au registre des « instructions pour vivre conformément à la nature ».

Le prédicat de la compréhensibilité est de plus en plus orienté dans un sens esthétique, de plus en plus confisqué par l'esthétique. Lié au discours de l'art sur lui-même, il s'est opposé frontalement aux anciennes prétentions de la nature, qui, en tant que compendium de normes, voulait aussi être imitée et copiée dans les oeuvres humaines ; Plus l'art devenait ou prétendait être « compréhensible », moins la nature pouvait le rester – elle avait d'ailleurs déjà cessé de l'être pour le sens commun, depuis que le livre de la nature avait dû être écrit dans un langage chiffré, dont le décryptage requérait autre chose qu'une « herméneutique ». Le « livre de l'Histoire » est le premier que l'homme ait écrit dans son propre langage. Après avoir posé en principe qu'on n'a véritablement accès qu'à ce qu'on a soi-même réalisé, et douté de la possibilité de ranger réellement l'Histoire dans cette dernière catégorie, la clause générale de l'herméneutique a entièrement émigré dans l'enceinte sacrée de l'art, pour, de là, rayonner de nouveau sur les plus récentes interprétations de l'être.

Qu'y a-t-on perdu, qu'y a-t-on gagné ? L'herméneutique, en premier lieu, ne vise pas à établir l'univocité de ce qu'elle soumet à son art de l'interprétation, elle ne recherche donc pas cette « qualité » que doit présenter un message, voire une révélation, même lorsque, à l'usage, rien ne permet de supposer qu'il ait obéi à une intention de communication. L'herméneutique ne vise pas ce qui doit posséder et délivrer – et peut pour toujours conserver – un sens précis, mais ce qui, du fait précisément de son ambiguïté, absorbe ses diverses interprétations dans sa signification. Elle attribue à son objet la faculté de s'enrichir constamment de sens nouveaux, de sorte que sa réalité historique consiste précisément à accepter de nouvelles lectures, à endosser de nouvelles interprétations. C'est seulement au fil du temps et dans des horizons historiques que se réalise ce qui ne peut exister et être possédé dans une évidence instantanée. La métaphore du langage nourrit une vision de l'« être » totalement opposée à l'idéal de l'objectivation scientifique.

Hans Blumenberg, *La lisibilité du monde* [1981], trad. D. Trierweiler, Paris, Cerf, 2005, chapitre II, p. 21-25.